



Philosophie Les fondamentaux 1/5

Qu'est-ce que la philosophie ?

Intervenant : Michel DARNAUD

16 janvier 2019

Centre Universitaire Maurice Faure (salle de conférences)
273 avenue Henri Martin
Cahors 46000 France

x



HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Quatre grandes périodes :

1°) Philosophie Antique ou Grecque : Elle commencerait au VI^e siècle avant J.C jusqu'au III^e après. Elle correspond au passage du mythe à la réalité, et au principe d'explication des choses, des éléments, de la nature, du monde et des êtres sous forme rationnelle. Les valeurs morales et spirituelles s'imposent.

- Les PRE-SOCRATIQUES (Thalès, Pythagore, Héraclite, Démocrite) et les SOPHISTES (Gorgias, Protagoras, Hippias...) au VI^e et V^e siècle.
- Les SOCRATIQUES (Socrate, Platon, Aristote) au V^e et IV^e siècle.
- Les POST-SOCRATIQUES : les Stoïciens, les Epicuriens et les Sceptiques du IV^e jusqu'au I^e siècle.

2°) Philosophie médiévale (IV^e siècle jusqu'au XV^e) : les principaux auteurs du Moyen-Age sont Saint-Augustin et Saint-Thomas d'Aquin. On remplace l'idéal de rationalité par le modèle de la foi. L'amour et la foi fondent la réflexion qui tente de concilier les vérités fournies par la foi avec la philosophie. On tente une synthèse du platonisme et du dogme chrétien, de même celle d'Aristote et sa métaphysique avec la théologie. La scolastique désigne l'enseignement philosophique et théologique ainsi qu'une méthode de pensée tournée vers l'imitation des anciens.

3°) Philosophie moderne (XVI^e jusqu'au XVIII^e siècle). On revendique le droit à l'usage libre et personnel de la raison .Les progrès des sciences, des techniques et des connaissances démontrent que par la raison on peut parvenir à des vérités. La raison se laïcise et aborde tous les domaines, surtout celui de l'homme (anthropologie). On distingue deux grands courants de pensée : l'empirisme (Locke, Hume) et le rationalisme (Descartes, Spinoza). La révolution intellectuelle des Lumières prépare la révolution politique.

4°) Philosophie contemporaine (XIX^e jusqu'au XXI^e siècle). On assiste à une diversité des conceptions et des systèmes : à côté de vastes systèmes comme celui de Hegel on voit s'accentuer la tendance à la spécialisation dans le domaine des sciences sociales et/ou humaines : sociologie, psychologie... Les perturbations provoquées par les deux guerres mondiales, la montée de la violence, la contestation des tabous traditionnels, les crises de conscience, la multiplication des médias, l'accélération ambiguë du progrès et des techniques (intelligence artificielle, internet...) les problèmes écologiques... marquent en profondeur la pensée philosophique tant par le renouvellement des thèmes que par la transformation des modes d'approches inspirés des sciences (Bergson, Comte, Freud, Marx, Nietzsche, Sartre...).

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ? 12

PHILO-SOPHIA : l'ami, la recherche, l'amour. Les grecs opposaient parfois sagesse théorique ou contemplative (Sophia) à la sagesse pratique (Phronesis : prudence, modération) mais l'un ne va pas sans l'autre : Bien juger pour bien faire.

La philosophie sert à mieux vivre (savoir-vivre) à mieux penser (savoir-penser) et à développer une vie raisonnable, plus lucide et plus libre, pour permettre à chacun d'atteindre une vie bonne. Il faut donc apprendre à vivre : c'est un problème d'éthique : comment vivre ? La réflexion devient philosophique lorsqu'elle atteint le degré d'esprit critique qui permet de s'interroger sur les fondements et les buts de l'action et de la pensée, la prise de conscience de son existence. Il en est de même pour le savoir sur lequel la philosophie exerce son doute et sa critique. Elle ne cherche pas tant à décrire qu'à comprendre.

La philosophie c'est la recherche de la vérité, de la sagesse, c'est donc une pratique mais aussi un ensemble de connaissances (et de théories, d'où la diversité des philosophies). On n'apprend pas la philosophie, on apprend à philosopher.

Le philosophe c'est celui qui cherche sans cesse la vérité et qui veut l'atteindre. Philosopher c'est penser par soi-même (différent de l'opinion et des pré-jugés). C'est celui qui doute méthodiquement pour mieux connaître et mieux avancer, mais il y a différentes formes de scepticisme : scepticisme radical : la vérité n'existe pas, ce n'est pas nécessaire de la rechercher, ou un autre scepticisme : la vérité existe mais l'homme n'a pas les moyens de l'atteindre, enfin un scepticisme optimiste, la vérité existe et par le doute on peut l'atteindre. Il faut avoir la volonté de rechercher la vérité ce qui met en jeu nos facultés mentales : la raison (réflexion et le doute) la volonté (l'action de la décision), le jugement et la connaissance... il faut passer par la discussion pour affirmer ou non son jugement. Le philosophe se doit de participer à la vie publique pour faire progresser la société. Importance du débat.

La philosophie réfléchit sur l'ensemble de nos savoirs (savoir scientifique...) de nos pouvoirs (pouvoir politique...) sur les fins (buts de l'action...) et sur le problème des valeurs (qu'est-ce que la justice, le bien, la beauté, la vérité...) dans une perspective d'universalité au-delà des idéologies multiples et changeantes, des conceptions du monde...

La philosophie c'est la recherche de la sagesse mais on peut avoir la connaissance sans agir ou agir sans savoir qu'on agit (conditionnement, habitudes...). Il faut la volonté qui permet de décider et qui est liée à la liberté, au libre-arbitre, et qui implique la prise de position, l'engagement. La philosophie est une pensée argumentée mais si philosophe c'est penser, alors, on peut penser sans philosopher, c'est donc penser autrement. Non seulement elle est un savoir mais un retour réflexif de ce savoir sur lui-même, sur ses origines, sa valeur.

Elle représente un effort de synthèse de tous les savoirs (mais pour les grecs le savoir ne peut-être parfait qu'avec la vertu, c'est-à-dire mettre de l'harmonie dans ses actions et dans la cité) Il faut distinguer ce qu'on appelait dans l'antiquité la métaphysique ou philosophie première et la physique ou science de la nature, philosophie seconde.

Historiquement la métaphysique c'est l'ensemble des ouvrages d'Aristote classés après ceux qui concernent la physique (les sciences : le mot phusis signifie à la fois le commencement, le déroulement et le résultat de processus par lequel une chose peut se constituer) méta-physique (après...). Elle peut signifier aussi ce qui est au-dessus du monde sensible, matériel. L'objet de la métaphysique serait alors la connaissance de ce qui ne tombe pas sous les sens, ce qui est au-dessus de la nature ou du monde sensible ou monde matériel exploré par les sciences. C'est par exemple l'étude de l'homme en tant qu'être universel et non pas dans chacune de ses parties. C'est l'ensemble des éléments dans ce qu'ils ont d'immuable par rapport au devenir. Elle permet d'éveiller notre conscience aux questions fondamentales : l'âme, Dieu, la destiné humaine, l'immortalité et pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?

Historiquement, la culture grecque va s'interroger sur la place du citoyen dans la société, la liberté politique et elle va créer à côté du discours religieux, des savoirs autonomes (maths, astronomie...) où la raison humaine se libère progressivement des traditions et des mythes. La notion de volonté, de subjectivité, de liberté, n'existe pas car l'autodétermination du sujet caractérise la modernité. Chez les grecs, la liberté humaine c'est un pouvoir : « je peux » délimité par les lois du cosmos et de la cité et non pas « je veux ». C'est donc sous la forme de mythes et de religions que l'on conçoit le monde et que l'on met en place les différents aspects de la réalité selon un ordre cosmique. La pensée mythique est surtout narrative, elle priviliege le fait de réciter, raconter comment, grâce aux esprits surnaturels (dieux, les héros...) une réalité est venue à l'existence (un comportement, une institution, une espèce...). La cosmologie grecque repose sur l'idée qu'il existe un ORDRE immuable du monde (même moral et politique) extérieur aux hommes, indépendant d'eux et supérieur à eux (Cosmogonie = récit mythique non rationnel des origines du monde / Cosmologie = discours rationnel sur la formation et la structure de l'univers). L'Antiquité voit une analogie entre la raison du monde (ordre du cosmos) et la raison humaine, qui en constitue une partie (le LOGOS, signifiait l'ordre harmonieux de l'univers mais aussi la raison, le discours rationnel qui cherche à répondre à un problème par des arguments)

Les mythes donnent une représentation du monde sans faire appel à la pensée réfléchie. Ils permettent d'unifier les connaissances ou alors l'absence de connaissance est remplacée par l'imagination. L'explication est reproductive et sécurisante. Le rôle de la réflexion personnelle est très limité. Le mythe va engendrer une histoire des genèses (création), des dieux, du monde, qui sert de référence, de modèle, d'explication des origines. Il donne donc une explication du réel qui le justifie par une origine tellement hors du devenir historique qu'elle ne saurait être questionnée. Une explication qui ne peut être mise en question n'est qu'une interprétation présentée comme allant de soi et donc devant s'imposer à tous. La fonction du mythe est d'instaurer un pouvoir sur les mentalités, d'autant plus fort qu'on ne peut le réfuter. Cela revient à fonder l'immobilisme conservateur puisque le présent est représenter comme la répétition du passé. Il exclut le devenir dans ses deux moteurs : la discussion (il n'y a pas de contradiction) et la recherche des causes antécédentes. Le mythe se présente comme une histoire vraie, indiscutable mais invérifiable car indémontrable donc irrefutable d'évenements extraordinaire, ayant eu lieu dans un passé tellement lointain qu'il fait office de référence symbolique pour le présent d'une société ou d'une collectivité et transmis par la tradition.

L'être humain se trouve à la charnière de deux mondes : il fait partie en tant qu'organisme du monde physique mais il a aussi, par la pensée accès au monde intellectuel des idées. Il est donc un être biologique vivant et pensant. De ce fait il est à lui seul un résumé du monde entier : il est un microcosme du cosmos (le cosmos est un univers ordonné, hiérarchisé, achevé avec des autorités qui gouvernent et qui ne sont pas contestables. La nature est un cosmos conçue comme un commencement (origine) un fondement (en droit) et une norme (une référence). Il n'y a pas de dissociation, de séparation entre l'homme et le monde. L'idéal de l'homme antique c'est sa parfaite insertion dans le monde. L'homme ne peut se penser lui-même indépendamment de son inclusion dans le cosmos. Si la réflexion c'est le retour de la pensée sur elle-même pour s'assurer de la légitimité de ses productions (donc la philosophie) elle est l'opposée de la pensée mythique qui n'éprouvait pas le besoin de se justifier. Elle s'auto-légitimait en se transmettant. L'angoisse va apparaître à partir du moment où l'on se demande si les dieux existent et quelle place ils occupent. La naissance de la philosophie s'explique par un mécanisme de laïcisation de l'univers religieux au sein duquel vivait les dieux. Avec Platon, il y a un mouvement d'intériorisation, de subjectivisation, de sécularisation, il nous invite à penser par nous-mêmes, à nous connaître nous-mêmes parce que la vérité est en Nous et pas à l'EXTERIEUR.

Le mythe est une vérité révélée, il apporte des réponses (pas de recherche de réalisme). La philosophie est réflexion et critique elle soulève des problèmes et utilise la raison.

Mythe, science et philosophie répondent à des soucis différents de l'homme

La naissance de la philosophie s'explique par un mécanisme de laïcisation de l'univers religieux au sein duquel vivait les dieux. Elle transforme dans une forme plus abstraite le système de représentation que la religion a élaboré. Il s'agit moins de rompre avec la religion que d'en ré-aménager les contenus. Les éléments matériels (l'eau, la terre, le feu...) prennent la place des dieux, il n'y a plus de généalogie des dieux mais des combinaisons d'éléments.

Les pré-socratiques (ou physiologues) : ce sont des écoles philosophiques du 6^e au 5^e siècle. Elles ont pour fonction de rechercher un savoir pratique et théorique fondés sur la raison, permettant à l'homme de comprendre et de trouver un sens à son existence et d'atteindre le bonheur. Science et philosophie se confondent.. On va trouver les premières tentatives d'explication du monde et à un degré moindre, de l'homme. Les pré-socratiques s'interessaient plus au Cosmos qu'à l'homme dans la mesure où l'homme fait partie du monde. Ils cherchent en quoi consiste le principe unique naturel ou l'ensemble des principes physiques essentiels de la nature qui expliquent l'ordre du monde et les actions des hommes. Ils rendent compte des réalités physiques et construisent une image de l'univers affranchie de toute mythologie : d'où viennent les choses ? comment naissent-elles ? comment croissent-elles ? Il y a une tentative de ramener la pluralité des choses à un petit nombre de principes simples d'où elles sont issues : le devenir des choses n'est pas accidentel mais réglé par une sorte de nécessité interne. Ce sont les premières tentatives d'explications théoriques de l'univers selon des principes naturels montrant l'existence d'un ordre saisissable par l'esprit. Si les dieux peuvent être présents ils ne décident plus, en tout cas, selon leur caprice, les événements du monde. Ils affirment que la nature ou l'univers sont gouvernés par des éléments tels que l'eau (Thalès) l'atome (Démocrite) l'air (Anaximène) ou bien les quatre éléments (Empedocle). Pour Héraclite ce sont des mouvements contraires qui déterminent l'existence par le changement de qualité (le jour/la nuit) (le chaud/le froid) (la vie/la mort) L'harmonie qui fait le monde provient de l'union des contraires, rien n'est stable, tout le devient (mouvement dialectique). « Rien n'est permanent, tout est en perpétuel mouvement et devenir, tout se transforme sans cesse » « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve ».

Il va également apparaître progressivement au V^e siècle un mouvement particulier : les SOPHISTES : le mot vient de SOPHIA : on hésite à le traduire par SAVOIR ou par SAGESSE : celui qui sait ou celui qui sait bien se conduire dans la vie, ou encore celui qui possède le savoir-faire technique permettant d'agir tant sur les hommes que sur les choses. La crise de la démocratie va permettre leur essor, la conquête du pouvoir passe par la maîtrise du langage et de l'argumentation : ce sont des professionnels du savoir, des intellectuels itinérants qui vont monnayer leur savoir . Le sophiste est a-patrie et a-moral , il néglige les questions physiques (nature) et privilégie les questions humaines et politiques comme l'éducation, la morale, la compétence, l'efficacité, mais aussi toutes les branches du savoir comme les mathématiques, la grammaire, la logique.... Il pratique le débat public et privilégie l'art de la parole, le bien parler persuasif (le savant est synonyme de possession d'un savoir donc d'un pouvoir). Il privilégie la formation de la jeunesse en vue de la réussite dans la vie politique. Il constate la diversité des comportements et des coutumes humaines, puisqu'il voyage sans cesse, donc la relativité de l'existence, ce qui explique la diversité des opinions : ainsi, il ne recherche pas tant la vérité que la technique de persuasion et d'argumentation par la connaissance, mais aussi le développement de la pensée critique. Cela va entraîner une véritable révolution intellectuelle dans la mesure où la parole devient le centre de la vie sociale et la rhétorique favorisera une approche formaliste de la pensée au détriment du contenu.. L'homme devient par sa raison et ses argumentations une puissance qui fait éclater les références traditionnelles. Il fait prendre conscience d'une pratique (par exemple l'art politique du citoyen) et découvre par son discours que la culture peut s'ouvrir sur la totalité des choses humaines. Cependant, on ne les considère pas comme des philosophes dans la mesure où ils ne recherchent pas la vérité mais l'efficacité et le savoir-faire permettant alors d'agir sur les hommes et sur les choses.

Sophiste signifie donc SAVANT, la sophia désignait une culture intellectuelle et générale mais il est détourné rapidement , de son sens originel et devient synonyme de possesseur d'un faux-savoir ,ne cherchant qu'à tromper à l'aide de faux raisonnements. On connaît surtout les sophistes d'après les réfutations du platonisme

PLATON : La république. (Livre VII) ALLEGORIE de la CAVERNE

1 SOCRATE — Maintenant, représente-toi notre nature selon qu'elle a été instruite ou ne l'a pas été, sous des traits de ce genre : imagine des hommes dans une demeure souterraine, une caverne, avec une large entrée, ouverte dans toute sa longueur à la lumière : ils sont là les jambes et le cou enchaînés depuis leur enfance, de sorte qu'ils sont immobiles et ne regardent que ce qui est devant eux, leur chaîne les empêchant de tourner la tête. La lumière leur parvient d'un feu qui⁴, loin sur une hauteur, brûle derrière eux ; et entre le feu et les prisonniers s'élève un chemin en travers duquel imagine qu'un petit mur a été dressé, semblable aux cloisons que des montreurs de marionnettes placent devant le public, au-dessus desquelles ils font voir leurs marionnettes.

GLAUCON — Je vois

S. — Imagine le long du mur des hommes qui portent toutes sortes d'objets qui dépassent le mur ; des statuettes d'hommes et d'animaux, en pierre, en bois, faits de toutes sortes de matériaux ; parmi ces porteurs, naturellement il y en a qui parlent et d'autres qui se taisent.

G. — Voilà un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

S. — Ils nous ressemblent. Penses-tu que de tels hommes aient vu d'eux-mêmes et des uns et des autres autre chose que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face ?

G. — Comment cela se pourrait-il, en effet, s'ils sont forcés de tenir la tête immobile pendant toute leur vie ?

S. — Et pour les objets qui sont portés le long du mur, est-ce qu'il n'en sera pas de même ?

G. — Bien sûr.

S. — Mais, dans ces conditions, s'ils pouvaient se parler les uns aux autres, ne penses-tu pas qu'ils croiraient nommer les objets réels eux-mêmes en nommant ce qu'ils voient ?

G. — Nécessairement.

S. — Et s'il y avait aussi dans la prison un écho que leur renverrait la paroi qui leur fait face ? Chaque fois que l'un de ceux qui se trouvent derrière le mur parlerait, croiraient-ils entendre une autre voix, à ton avis, que celle de l'ombre qui passe devant eux ?

G. — Ma foi non.

S. — Non, de tels hommes ne penseraient absolument pas que la véritable réalité puisse être autre chose que les ombres des objets fabriqués.

G. — De toute nécessité.

S. — Envisage maintenant ce qu'ils ressentiraient à être délivrés de leurs chaînes et à être guéris de leur ignorance , si cela leur arrivait, tout naturellement , comme suit : si l'un d'eux était délivré et forcé soudain de se lever, de tourner le cou, de marcher et de regarder la lumière ; s'il souffrait de faire tous ces mouvements et que, tout ébloui, il fut incapable de regarder les objets dont il voyait auparavant les ombres, que penses-tu qu'il répondrait si on lui disait que jusqu'alors il n'a vu que des futilités mais que, maintenant, plus près de la réalité et tourné vers des êtres plus réels, il voit plus juste ; lorsque, enfin, en lui montrant chacun des objets qui passent, on l'obligerait à force de questions à dire ce que c'est, ne penses-tu pas qu'il serait embarrassé et trouverait que ce qu'il voyait auparavant était plus véritable que ce qu'on lui montre maintenant ?

G. — Beaucoup plus véritable.

S. — Si on le forçait à regarder la lumière elle-même, ne penses-tu pas qu'il aurait mal aux yeux, qu'il la fuirait pour se retourner vers les choses qu'il peut voir et les trouverait vraiment plus distinctes que celles qu'on lui montre ?

G. — Si.

S. — Mais si on le traînait de force tout au long de la montée rude, escarpée, et qu'on ne le lâchât pas avant de l'avoir tiré dehors à la lumière du soleil, ne penses-tu pas qu'il souffrirait et s'indignerait d'être ainsi traîné ; et que, une fois parvenu à la lumière du jour, les yeux pleins de son éclat, il ne pourrait pas discerner un seul des êtres appelés maintenant véritables ?

G. — Non, du moins pas sur le champ.

S. — Il aurait, je pense, besoin de s'habituer pour être en mesure de voir le monde d'en haut. Ce qu'il regarderait le plus facilement d'abord, ce sont les ombres, puis les reflets des hommes et des autres êtres sur l'eau, et enfin les êtres eux-mêmes. Ensuite il contemplerait plus facilement pendant la nuit les objets célestes et le ciel lui-même — en levant les yeux vers la lumière des étoiles et de la lune — qu'il ne contemplerait, de jour, le soleil et la lumière du soleil .

G. — Certainement.

S. — Finalement, je pense, c'est le soleil, et non pas son image dans les eaux ou ailleurs, mais le soleil lui-même à sa vraie place, qu'il pourrait voir et contempler tel qu'il est.

G. — Nécessairement.

S. — Après cela il en arriverait à cette réflexion, au sujet du soleil, que c'est lui qui produit les saisons et les années, qu'il gouverne tout dans le monde visible, et qu'il est la cause, d'une certaine manière¹, de tout ce que lui-même et les autres voyaient dans la caverne .

G. — Après cela, il est évident que c'est à cette conclusion qu'il en viendrait.

S. — Mais quoi, se souvenant de son ancienne demeure, de la science qui y est en honneur, de ses compagnons de captivité, ne penses-tu pas qu'il serait heureux de son changement et qu'il plaindrait les autres ?

G. — Certainement.

S. — Et les honneurs et les louanges qu'on pouvait s'y décerner mutuellement, et les récompenses qu'on accordait à qui distinguait avec le plus de précision les ombres qui se présentaient, à qui se rappelait le mieux celles qui avaient l'habitude de passer les premières, les dernières, ou ensemble, et à qui était le plus capable, à partir de ces observations, de présager ce qui devait arriver : crois-tu qu'il les envierait ? Crois-tu qu'il serait jaloux de ceux qui ont acquis honneur et puissance auprès des autres, et ne préférerait-il pas de loin endurer ce que dit Homère : « être un vaut de ferme au service d'un paysan pauvre », plutôt que de partager les opinions de là-bas et de vivre comme on y vivait.

G. — Oui, je pense qu'il accepterait de tout endurer plutôt que de vivre comme il vivait.

S. — Et réfléchis à ceci : si un tel homme redescend et se rassied à la même place, est-ce qu'il n'aurait pas les yeux offusqués par l'obscurité en venant brusquement du soleil ?

G. — Si, tout à fait.

S. — Et s'il lui fallait à nouveau donner son jugement sur les ombres et rivaliser avec ces hommes qui ont toujours été enchaînés, au moment où sa vue est trouble avant que ses yeux soient remis — cette réaccoutumance exigeant un certain délai — ne prêterait-il pas à rire, ne dirait-on pas à son propos que pour être monté là-haut, il en est revenu les yeux gâtés et qu'il ne vaut même pas la peine d'essayer d'y monter ; et celui qui s'aviserait de les délier et de les emmener là-haut, celui-là s'ils pouvaient s'en emparer et le tuer, ne le tuaient-ils pas ?

G. — Certainement.

2. Sens de l'allégorie

a) La montée dans le monde intelligible et la redescension dans le monde sensible

S. — Ce tableau, il faut l'appliquer entièrement à ce qu'on a dit auparavant : en assimilant le monde visible au séjour de la prison, et la lumière du feu au rayonnement du soleil. Et si tu poses que la montée et la contemplation des réalités d'en haut représentent l'ascension de l'âme vers le monde intelligible, tu ne te tromperas pas sur ma pensée, puisque tu désires la connaître ; et Dieu sait si elle est vraie. Voici comment les choses se présentent pour moi : à l'extrême du monde intelligent, est l'idée du Bien, qui peut à peine être contemplée mais qu'on ne peut voir sans conclure qu'elle est bien la cause de tout ce qu'il y a de rectitude et de beauté dans le monde : dans le monde visible, elle engendre la lumière et sa source souveraine , et dans le monde intelligent, souveraine, elle dispense intelligence et vérité



C'est, en effet, l'étonnement qui poussa comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, ce furent les difficultés les plus apparentes qui les frappèrent, puis s'avançant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Etoiles, enfin la genèse de l'Univers. Apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance (et c'est pourquoi aimer les mythes est, en quelque manière se montrer philosophe car le mythe est composé de merveilleux). Alors donc, si ce fut pour échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se lancèrent dans la philosophie, il est clair qu'ils poursuivaient la science en vue de connaître et non pour une fin utilitaire. Ce qui arriva en réalité en fournit la preuve : presque tous les arts qui s'appliquent aux nécessités et ceux qui s'intéressent au bien-être et à l'agrément de la vie étaient déjà connus quand on commença à rechercher une discipline de ce genre. Il est donc évident que nous n'avons en perspective, dans la philosophie, aucun intérêt étranger. Cependant, de même que nous appelons homme libre celui qui est à lui-même sa fin et n'est pas la fin d'un autre homme, alors cette science est aussi la seule de toutes les sciences qui soit libre car elle seule est sa propre fin »

ARISTOTE : Métaphysique.

Le domaine de la philosophie en ce sens cosmopolite se ramène aux interrogations suivantes :

1°) Que puis-je savoir ? 2°) Que dois-je faire ? 3°) Que m'est-il permis d'espérer ? 4°) Qu'est-ce que l'homme ?

A la première interrogation répond la métaphysique, à la seconde la morale, à la troisième la religion, à la quatrième l'anthropologie mais finalement on pourrait tout rapporter à l'anthropologie car les trois premières questions se rapportent à la dernière. Car sans connaissance on ne deviendra jamais philosophe mais jamais non plus les connaissances ne suffiront à constituer une philosophie si on ne parvient pas à ajouter une harmonie satisfaisante entre tous les savoirs... Le philosophe doit donc pouvoir déterminer 1) La source de la connaissance humaine, 2°) L'étendue de l'usage possible et utile de tout savoir et enfin 3°) Les limites de la raison.

KANT : LOGIQUE (1800).

La philosophie n'est réellement qu'une occupation pour l'adulte, il n'apparaît pas étonnant que des difficultés se présentent lorsqu'on veut qu'elle soit conforme à l'aptitude moins développée de la jeunesse.. L'étudiant qui sort de l'enseignement scolaire était habitué à apprendre. Il pense alors qu'il va apprendre la Philosophie, ce qui est cependant impossible car il doit désormais apprendre à philosopher... KANT : Les leçons (1765-1766).

LE SUJET

17

L'étymologie de sujet : subjectum : placé en dessous. Le sujet c'est celui qui est soumis, subordonné à l'autorité d'un supérieur (ex : les sujets du roi, les sujets de dieu...). Cela concerne le problème de la domination, de l'obéissance et les rapports qu'elles entretiennent avec la liberté.

- Autre sens : le sujet est pris dans un sens contraire selon les époques, par exemple pour les contemporains, le sujet est un être complexe qui existe, qui est vivant, doté d'un corps propre, d'une capacité de sentir, de parler, le penser qu'il partage avec d'autres mais qui prend en lui des traits singuliers.

- Autre sens mais en relation : si le sujet c'est ce qui est placé en dessous, c'est aussi ce qui est sous-jacent, ce qui subsiste sous les changements, et qui constitue un support pour ses différents qualités. C'est la SUBSTANCE, ce qui n'a besoin d'aucun être pour être ce qu'il est : c'est une ESSENCE (Socrate est un homme). Si c'est une substance, elle est donc la partie permanente de l'être, celle qui demeure alors que les changements ont lieu. Mais c'est aussi ce qui engendre les changements comme FORCE ou FORME active. Problème cependant : qu'elle est la nature propre de cette substance ? matérielle ou spirituelle ? Est-ce que l'existence peut-être conçue comme le développement d'une essence dont la détermination pré-existe ? Pour Aristote, il y a la substance qui demeure et les accidents qui se substituent les uns aux autres.

- La conscience pour Descartes c'est une substance : elle est le fondement fixe et immuable de toutes les pensées et son support : d'où le terme de sujet pour désigner la conscience : le sujet reste identique à lui-même au travers de ses différents actes (douter, percevoir, aimer, sentir, concevoir...) qui sont autant de modifications ou de manières d'être du sujet pensant : Descartes distingue la chose pensante Res Cogitans dont la caractéristique est la réflexion, de la chose corporelle Res Corporea dont le trait est l'étendue, c'est à dire l'espace Quand Descartes dit « je pense donc je suis », il désigne le SUJET, mais pas lui uniquement, mais tous les sujets doués de subjectivité. Dans le sens populaire elle renvoie au point de vue particulier d'un individu qu'il ne peut partager avec les autres. : c'est le contraire pour Descartes : c'est une donnée à la fois singulière et universelle et c'est par le sujet qu'il peut y avoir objectivité.

- Le droit définit par exemple le sujet : il est désigné par l'institution judiciaire comme un agent responsable à qui est attribué des droits et des devoirs : c'est une personne sujet de droit. Mais le sujet peut perdre son identité, sa responsabilité, être aliéné c'est à dire devenir étranger à lui-même.

- On va finalement définir le sujet comme celui qui est doué de conscience et avec le sujet on rentre dans le monde du langage : le sujet c'est celui qui s'exprime à la première personne : donc parler c'est signifier et communiquer une pensée qui n'est pas pré-existante mais qui se construit au fur et à mesure qu'elle s'exprime. Cependant, ni la continuité d'un être vivant porté par un organisme qui se maintient ni la stabilité des places et des rôles donnés par la société suffisent à constituer le véritable sujet. L'important c'est l'UNITE d'une pensée capable d'une représentation de soi.

- Donc pour que quelqu'un soit considéré comme un sujet, il faut supposer que derrière son apparence physique extérieure il y a une intériorité, une conscience qui le met, par la réflexion en relation avec la réalité extérieure et sa propre réalité. Derrière le sujet il y a la responsabilité, la personnalité qui vont déterminer son existence. Le sujet est au fondement de ses actions et de ses représentations, de sa relation au passé et à l'avenir, et aux valeurs auxquelles il adhère. Le sujet c'est le « je ». Dans un sens juridique et moral le sujet vit en relation avec autrui dans une collectivité qui exige alors le respect des autres individus considérés comme des personnes possédant des droits et des devoirs tout comme moi.

QU'EST-CE QUE VIVRE ?

Vivre c'est avoir conscience de son existence et lui donner un sens. Il ne suffit pas d'exister pour vivre sinon il n'y aurait rien à faire. Dès que je vis j'existe mais il faut distinguer la vie animale (le corps) et la vie humaine. Eprouver son existence n'est pas suffisant pour savoir ce qu'est ou ce que doit être la vie. La vie comme survie n'est pas complète car survivre c'est sous-vivre même si nos besoins sont satisfaits (les besoins relèvent du corps) et sont faciles à satisfaire. L'homme ne se suffit pas de ce qui est indispensable à sa subsistance, il veut s'éprouver comme existant. Il ne se contente pas de vivre, il veut aussi avoir le sentiment de vivre. En exprimant ainsi sa vie réfléchie il s'extériorise et donne un SENS à son existence, à ses besoins et à ses désirs. Inversement, celui qui n'aurait aucun besoin aurait-il plus de plaisir et serait-il heureux ? S'il n'y avait pas de plaisir que serait la vie ? Le problème c'est de ne vivre que pour le plaisir et en devenir esclave (voir le cours sur le désir et le bonheur). Toutes nos facultés seraient alors mobilisées uniquement à cette fin, c'est donc la vie sans mesure, démesurée, qui est préjudiciable. On peut aussi se donner l'impression de vivre par peur de la mort et par angoisse du futur et du devenir. L'homme sait qu'il va mourir, qu'il est mortel et le savoir de la mort peut renvoyer à la conscience qu'il y a un avenir, je dois vivre en rejetant la mort hors de ma vie en réglant mon problème avec elle (l'accepter, l'occulter, la rejeter, la familiariser...). Il faut, comme le dit Epicure valoriser la vie et néantiser la mort pour nous rendre encore plus disponible pour jouir de la vie. Bien vivre ce n'est pas vivre bien, c'est vivre en accord avec soi-même, avec la morale et l'éthique, et apprécier pleinement la vie non pas seulement pour le plaisir qu'elle procure mais pour ne pas la subir. Nous sommes les artistes responsables de nous-mêmes. La vie est richesse infinie mais il faut aussi être capable d'accepter l'insatisfaction qui peut en découler car il faut aussi reconnaître ses limites. On ne peut connaître l'art de se perfectionner soi-même et de devenir meilleur si on ne sait pas qui on est, d'où le CONNAIS-TOI TOI-MEME de Socrate. Se connaître ce n'est pas seulement prendre conscience de son individualité, c'est aussi connaître ce qui est fondamentale : sa nature universelle. Mais si on ne se connaît pas soi-même on ne peut connaître les autres ni la société. Le problème c'est que précisément on est dans l'ignorance (et le pré-jugé) et on croît savoir mais croire savoir alors qu'on ne sait rien c'est la pire des ignorances. Celui qui n'est ni bon ni sage ou ne cherche pas à l'être n'est pas heureux. Ce n'est donc pas le pouvoir qu'il faut acquérir mais la vertu.

Trois manifestations différentes de la conscience :

1°) LA CONSCIENCE SPONTANEE : Il n'y a pas de recul par rapport à l'acte du sujet. C'est la cse qui accompagne tous les actes du sujet dans son rapport au monde et par laquelle ces actes sont simplement et immédiatement vécus. On éprouve, on ressent mais ce n'est pas encore un savoir, une idée ou une représentation. Cela ne me dit pas ce que je suis et pourquoi La cse s'adapte au réel en nous inscrivant dans l'espace et le temps, productrice d'habitudes.

2°) LA CONSCIENCE REFLECHIE : C'est la cse par laquelle l'esprit se retourne sur lui-même pour faire de son propre contenu et de ses propres états un élément qui peut s'analyser, c'est la possibilité de se détacher de son propre vécu et d'en douter ainsi que de porter un jugement de valeur sur cet acte pour le comprendre. Il y a recul critique du sujet, il se dédouble, il ne colle plus au vécu, il met une distance. Il ne peut se contenter de rester au stade d'une cse immédiate, spontanée, c'est-à-dire animale. Il y a une prise de conscience de soi qui est la marque de l'humanité.

3°) LA CONSCIENCE MORALE : Elle désigne la capacité du sujet à apprécier par rapport aux concepts de bien et de mal, des comportements (le sien ou celui des autres). Cette conscience n'est pas seulement TEMOIN, elle est aussi JUGE. Elle est une voix intérieure autoritaire qui prescrit ce que nous devons faire. C'est donc la connaissance qu'à le sujet pensant de la valeur morale de ses actes et de ses pensées. Elle peut être PROSPECTIVE (elle regarde vers l'avenir quand se présente l'idée d'une action à accomplir : notion de devoir ou de société) ou RETROSPECTIVE (on examine ce que l'on a fait, ce qui peut entraîner une bonne ou une mauvaise conscience, du regret ou du remords, par un jugement de valeur). Notre premier devoir est un devoir de lucidité et de prise de conscience. C'est donc le retour de l'esprit sur lui-même ou sur ses actes pour les examiner et les juger ce qui implique la liberté d'action, de décision donc la responsabilité du CHOIX. Quelle origine alors ? :

- INNEE : Par exemple, pour Rousseau : « Conscience, conscience, instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre, juge infailible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fait l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions, sans toi, je ne sens rien qui m'élève au-dessus des bêtes que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe ». Il ne veut pas faire découler la morale de la raison et de principes rationnels il ne s'adresse pas à la raison mais au cœur, c'est-à-dire à des sentiments. Cependant ceux-ci peuvent être étouffés et/ou corrompus par la société, c'est pour cela que nous pouvons les entendre si nous faisons taire le bruit de nos passions et de l'amour-propre

Il y a donc une sorte de tribunal intérieur, je suis à la fois celui qui juge et celui qui est jugé : sujet et objet à la fois.

- AQUISE et d'origine sociale : par exemple pour Durkheim, la conscience morale, du mal n'est pas inscrite en l'homme mais provient d'éléments extérieurs à elle. Quand notre conscience parle, c'est la société qui nous parle. La société nous fait assimiler et intégrer les commandements moraux. C'est pour cela que ces impératifs varient d'une société à une autre. Il n'y a pas constitutivement de conscience morale qui nous inspirerait des sentiments moraux. Cependant, on constate qu'il ne faut pas seulement avoir la connaissance du bien et du mal, mais encore faut-il que je juge, à partir de ces connaissances et que j'évalue l'ensemble des solutions et des choix possibles ? C'est bien la conscience réflexive qui est le fondement de la cse morale et c'est grâce à elle que nous sommes des sujets moraux, sujets de droits et de devoirs.